

# La plume & LES MASQUES

Samedi 19 septembre à 15h  
Libourne



Balade  
architecturale

# *École Jean-Jaurès*

Eh.. colle-moi encore un peu

J'entends le pépiement d'abord, au loin. Il se mue progressivement en un vrombissement pareil à un vol d'étourneaux. Un agglomérat de parents m'indique que l'entrée est au centre de l'enceinte. Plus nous approchons, plus le bruit se fait enfant. J'ai froid.

Ce matin, je le quitte. Un mur à mi-hauteur d'homme fait limite. Mon oisillon à moi est autorisé à le franchir, il ne le dépasse pas pourtant. Nouveaux premiers pas à chaque rentrée. Les vitres lisses qui entourent la cour du rez-de-chaussée à l'étage ne laissent rien deviner. Seront-elles assez réfléchissantes pour que je perçoive sa silhouette encore quelques instants ? Les arbres déplumés de la cour m'y autorisent encore. Il se glisse par saccades dans l'assemblée étourdissante. Le brouhaha bat mon cœur. Son regard a depuis longtemps quitté le mien. Encerclé par trois côtés de murs de 5 hauteurs d'homme, il ne peut s'échapper. Pierre, acier, vitre, grille, serrure. Le chahut est insupportable.

Dedans, la chaleur, le bois et les couleurs m'a-t-on dit. La connaissance, le sa-cié-té, l'intégration, m'a-t-on promis. Une architecture III<sup>e</sup> République rehaussée de vers. Que de marches à franchir, que de couloirs à longer, que de portes à traverser. Se fondre sans s'effondrer, pour l'un comme pour l'autre. Soudain, le silence... et le battement d'aile d'un enfant qui s'élance.

Comme à chaque fois, elle fixe le haut du bâtiment et se perd dans la double perspective devant – derrière que lui offre le jeu des vitres fumées. Récupérer Léo le mardi soir, quand ses cours se terminent avant la journée de son petit frère, c'est son moment secret, elle ne se fait jamais prier, elle qui rechigne si souvent à faire ce que l'on attend d'elle. « Une ado », soupire sa mère. Et l'on ne devine pas, dans ce souffle léger, s'il s'agit d'exaspération ou de résignation. A moins que cela traduise la complicité douce d'une maman dotée de mémoire.

La mémoire, justement, Lili l'estime mise à mal depuis la réfection de « son » école du Centre. Devenue école Jean-Jaurès pour le tout petit Léo, cette école multicolore tout en jeux de dupe n'a plus grand-chose à voir avec les murs et les couloirs qui ont abrité son enfance. C'est le royaume des nains, prétend-elle, vaguement jalouse. Il exsude la protection et la bienveillance. Il en a de la chance, Léo ! Pour sa part, Lili ressent comme un grand creux dans ses souvenirs, comme si on avait soufflé dessus pour les faire disparaître.

« Il faut vivre avec son temps », prétend sa grand-mère. Encore une phrase convenue, typique du monde des adultes et de leurs renoncements.

La sonnerie retentit. Le regard toujours accroché aux toits reflétés dans les vitres de la coursive, Lili se demande où l'architecte a pris cette idée si jolie, qu'elle aime tant : l'a-t-il reçu de l'école, parmi d'autres techniques ? S'est-il inspiré de la réalisation

d'un autre ? Ou encore le génie s'est glissé en lui au petit matin quand, encore lourd des brumes de la nuit, il a pris conscience que son miroir lui renvoyait plus que son image ?

Foutu archi. Archiduc. Archidiacre. Archiduchesse aux chaussettes archi sèches. Lili vient de comprendre la magie du métier : conserver le passé, s'inscrire dans le présent, annoncer l'avenir...

« - Lili ! Lili ! Tu sais ce que je ferai quand je serai grand ? Je ferai astronaute ! Pour aller dans les étoiles ! Et toi, Lili, tu feras quoi ? Maicresse ?

- On dit « maitresse », avec un T comme dans tarte tatin. Non. Moi, Léo, je serai archi-déctecte. »

Une cour d'école carrée, plantée de quatre arbres en son centre. Ces derniers font de l'ombre aux enfants qui jouent autour.

Les classes ont toutes des fenêtres donnant sur cette cour.

Dans un angle, un préau, refuge des enfants par temps de pluies ou de trop forte chaleur. Des bancs en bois permettent de s'y assoir ou de s'y percher.

Les enfants jouent...

Massacre à la tronçonneuse.

L'un des 4 arbres de la cour était malade a-t-on dit. Il devait avoir une très grave maladie pour que l'on prenne la décision de tous les sacrifier.

Je ne reconnais plus la cour, ce n'est plus qu'une dalle de béton où les enfants cherchent l'ombre.

Plusieurs années ont passées depuis le massacre à la tronçonneuse. Les arbres sacrifiés font désormais la place à de charmants arbrisseaux qui ne demandent qu'à pousser.

Pourvu qu'aucune maladie ne les surprennent. Les petites branches ont décidé de s'étendre en direction du ciel. Je les regarde, je les vois faire moult efforts pour être chaque jour plus proches du ciel. Elles semblent s'étirer et appeler les oiseaux afin qu'ils nichent à l'abri de leurs feuilles et décident de chanter, chanter à grands cris.

## *École Jean-Jacques Rousseau*

L'impatience du premier jour avant de passer la grille. Dans quelle classe et avec quelle maîtresse ?

Votre main dans la mienne et mon cœur qui bat plus vite que le vôtre peut-être.

L'école ressemble à celle où j'allais à votre âge. La pierre me rassure et les arbres de la cour font écho à ceux que je regardais enfant. Les bureaux et les chaises à votre taille ont été à la mienne et me semblent, mais oui, si petits. Rituel des chaussons et

du doudou qu'on va laisser dans le cartable.

Je m'en vais, vous laissant dans ce lieu étranger où vous allez grandir.

Et si Libourne avait réussi l'alliance du sabre et du goupillon ou plutôt du stylo et du goupillon ?

L'archétype de la laïcité.

Un bâtiment ancien aux pierres apparentes.

Ce matin, c'est la rentrée mais avant cela, il faut entrer par un escalier de hautes marches, partagé par une rampe métallique à hauteur d'adulte.

Une vierge à l'enfant surplombant le tout veille à ce que les tout-petits ne ratent pas la première marche d'une ascension qui ne fait que commencer.

Après l'entrée, nouvel escalier massif peu avenant pour les petites jambes. Les larmes commencent à rouler parfois dès ce premier obstacle. Encore un long couloir, un autre escalier, de bois celui-là aux marches grinçantes. Tout en haut, une barrière à ouvrir et refermer derrière soi avec grand soin. La classe des petits-moyens est enfin là !

Les enfants accrochent leurs habits aux petits porte-manteaux et déposent leurs chaussons de gym dans les petits casiers bien en dessous du porte-manteau qui leur a été attribué.

L'année peut commencer !

Quatre marches, quatre marches si hautes et si étroites même pour des petits pieds d'écoliers de maternelle déjà suffisamment inquiets à l'idée de démarrer cette importante étape de la vie.

L'école maternelle Jean Jacques Rousseau, j'y ai commencée en 1981 ce qui sera « ma carrière d'enseignante ».

Quatre, c'est aussi le nombre de classes, surchargées à craquer, les élèves qui restaient à la cantine, ceux qui faisaient la sieste, ceux de la garderie et les collègues diversement accueillantes...

Je me souviens de ce mouvement perpétuel d'enfants depuis le rez de chaussée vers l'étage.

La « nouvelle » maîtresse nommée avaient systématiquement la petite classe, au premier étage, tout au fond à côté du sombre réduit dans lequel était stocké une multitude d'objets et de matériaux « qui serviront sûrement un jour ».

Les filles et les garçons se tenaient à la rampe pour descendre en récréation, pour remonter en cours, surtout ne pas se donner la main, la chute était fréquente.

Je me souviens qu'en ce temps là, il y avait école le samedi.

Aujourd'hui, je participe à l'inauguration de cette école pour découvrir sa rénovation complète, un des 110 engagements de l'équipe municipale en place réalisé.

Cinq marches et non quatre comme dans mon souvenir, permettent l'accès au sas d'entrée qui distribue les pièces de ce que le libournais mais également l'institution à l'habitude d'appeler

« Ecole Maternelle du Centre » : à gauche, un couloir mène toujours à la cantine et

sur le côté, une classe, autrefois « la classe de la directrice, la classe des grands ». Est-ce toujours le cas ?

A droite, dans ce qui était la garderie/salle de motricité une pièce très lumineuse disponible pour bien des regroupements.

Je ne peux m'empêcher de tempérer les battements de mon cœur alors que j'emprunte l'escalier autrefois tellement sombre.

Je pose mon regard tout autour de moi alors que mes souvenirs se cherchent dans ces surfaces maintenant si blanches et lumineuses. L'odeur de la peinture flotte encore insidieusement dans chacun des espaces que j'ai peine à relier aux images que je garde de mon premier poste « d'institutrice, » comme on disait alors.

Toutes les pièces sont maintenant opérationnelles, fonctionnelles, adaptables et adaptées, accessibles et sécurisées: placards, sanitaires, visibilité.

Les effectifs autrefois surchargés avec 30-35 inscrits se sont équilibrés autour de 25.

La cour, elle, reste petite, une spécificité citadine . Elle a perdu une partie de sa grille en fer forgé mais reste encadrée par le monument du souvenir et la résidence des personnes âgées plus ou moins enthousiastes à l'écoute des piailllements qui ne se termineront qu'à la fin des classes.

Des conditions rêvées, et voilà que je laisse arriver à moi cette pensée si contradictoire pour une enseignante : c'était pourtant bien, avant... sûrement parce que j'avais 20 ans...

## *Lycée Max Linder*

Les toilettes se situaient au pied du bâtiment A, au-delà du préau, sur la gauche. La pièce était peinte en blanc et une série de lavabos individuels se serraient les uns auprès des autres sur le mur de gauche. Face à eux, les portes grises à battants ne cessaient de s'ouvrir et de se refermer, révélant aux visiteurs pressés, et l'objet de leur délivrance et toute une kyrielle de petits mots tracés au marqueur bleu, rouge, noir ou vert. Les messages ne se lassaient pas d'être lus et relus et donnaient des informations sur telle personne qui aimait « The Cure » ou sur telle fille qui pouvait être contactée après le bip sonore sur le 3615 code ULA.

J'avais 16 ans, c'était le mois de février, ou mars peut être. J'avais besoin de me cacher et cool ! Il y avait de la lecture.

Monstrueusement grand : Voilà ma première impression quand je suis rentré pour la première fois dans ce lycée au début des années 70. A cette époque il était encore anonyme mais déjà tellement impressionnant pour un enfant d'une dizaine d'années qui venait attendre son frère aîné.

C'était un autre monde, les contrôles à l'entrée étaient peu efficaces, j'en profitais pour découvrir le monde des grands.

Une épaisse fumée blanche de cigarettes envahissait les larges couloirs du rez-de-

chaussée.

Toutes les heures la coursive était saturée par un flot assourdissant d'élèves, la marée ne durait pourtant pas plus de 10 minutes mais pouvait vous emporter bien loin de votre destination initiale.

Bizarrement des tables de ping-pong étaient venues s'échouer là et servaient bien involontairement de brise lames.

Elles ne se nommaient pas encore « Fake news » mais de nombreuses rumeurs circulaient sur la vie du lycée. Je m'en rappelle encore cinquante ans après :

« Ce sont les fils du proviseur qui vendent de la drogue au lycée ».

Pour moi c'était extraordinaire, inconcevable et surtout sulfureux. L'autorité suprême bafouée par ses propres fils.

Heureusement pour tout le monde les réseaux sociaux n'existaient pas encore et la drogue a continué à faire fantasmer parents et élèves.

Il est devenu « monstrueusement ennuyeux » :

Ce lycée était devenu « mon » lycée. Mais ma seule ambition d'alors était de le quitter le plus rapidement possible. J'avais 18 ans et voulait découvrir autre chose, c'est certain l'herbe devait être plus verte dehors.

Je le reconnais, je n'ai pas eu la moindre émotion en quittant ce paquebot.

Il est aujourd'hui pour moi « monstrueusement nostalgique » :

J'ai la chance d'avoir pu revenir au Lycée Max Linder pour pouvoir transmettre de toutes petites choses aux lycéens d'aujourd'hui.

Bien entendu je ne reconnais plus mon lycée, il s'est encore étendu, il est devenu toujours plus imposant et la fumée des cigarettes s'est envolée avec les tables de ping-pong.

Mais une seule chose n'a pas changé : toutes les heures, aux interours, une marée humaine se croise, discute et refait le monde dans les couloirs.

Les équipages changent, les passagers se renouvellent, tous restent nostalgiques du temps passé entre ses murs et le paquebot Max Linder garde son cap et continue sa route

J'ai un truc avec les fantômes. Fantômes des élèves qui se sont assis dans mes classes, des collègues croisés dans la salle des profs. Chacun de nous laisse sa trace partout où il passe, poudre de couleur irisée qui prend la forme d'une attitude. J'ai un truc avec les fantômes, ils m'accompagnent dès que je mets le pied dans le bâtiment E. Etrangement, ils le rendent plus vivant que les vivants eux-mêmes. J'ouvre la porte au petit matin et je devine, au mouvement furtif que mon œil perçoit pourtant, le couple enlacé que forment Kevin et Marine au fond, derrière l'escalier, devenu le coin des amoureux. Le long du couloir du premier étage, mes BTS sont affalés devant les salles. Envie de shooter dans leurs jambes allongées formant des obstacles à mon passage. Je m'agace d'avoir à les faire se lever. Je vois bien que Laurie fait la tête et, pour éviter de susciter une réflexion acerbe, tourne son regard vers la cour. Dans la minuscule salle des profs où je m'arrête avant de rejoindre ma salle de cours, ça sent le café. La lumière est allumée du matin au soir parce que les

grilles camouflant les fenêtres créent une obscurité permanente. Les fantômes des collègues partis dessinent des lignes bleues devant mes yeux. Malgré les grilles, nul n'est en prison, il n'y a que des âmes qui flottent.

## *Le Liburnia*

Ces carrés multicolores et joyeux  
Me donnent envie de marelle  
Un jour c'est sûr, j'irai jusqu'au ciel  
Juste penser au galet pas crayeux  
Vite, vite, ça va commencer  
J'entre dans le hall bourdonnant et frais  
J'aperçois les copines en pleine discussion  
Je les retrouve pour une petite dégustation  
Le vin a ce goût d'avant lever de rideau  
En fait, avant, je préfère l'eau  
Rien ne doit me détourner  
Du spectacle qui va se jouer  
J'ai peur de perdre des images, des sons  
Garder tout entière mon attention  
Je pars derechef m'asseoir  
Ecouter, sentir, voir  
Avant que cela commence  
M'imprégner de l'ambiance  
Je me lève plus d'une fois  
Pardon, bonjour, sourire, bonsoir...  
On m'a dit imper !  
Ici c'est pair !  
Enfin, tout le monde est là  
Les discussions vont bon train  
Ça monte, monte, et soudain  
Une voix nous interpelle  
Plus de voix jouant à la marelle  
Nous sommes là, le silence se fait  
Les trois coups sont donnés  
Le rideau va se lever  
Ça y est, ça va commencer...

C'est là que je respire et ce dès l'entrée. Large et haute, en montant les escaliers, je ressens les frissons de la découverte.  
Dans la salle, je cherche mon fauteuil, m'assois et contemple les lustres. Je regarde

le rideau, parfois ouvert, parfois fermé, puis le noir se fait et le spectacle commence. En sortant, je m'arrêterai dans le hall afin de partager, autour d'un verre, les impressions de la soirée. Je quitterai le théâtre en consommant une dernière cigarette sur le parvis coloré.

Le théâtre - 27 avril 1912

Chère Aimée, très chair aimée,

Ce soir, c'est mon grand soir. J'ai vu ton nom de manière fortuite dans l'Indépendant Libournais. Une seule représentation pour un dîner de gala. La belle affaire ! La salle Jeanne d'Arc est un peu à l'écart de la ville, au faubourg des fontaines. Il paraît qu'elle reçoit des artistes depuis plus d'une année mais je n'y ai jamais mis les pieds. Pour quelle raison y serais-je allé ? J'ai dû me faufiler hors de la caserne, par l'entrée des palefreniers. J'ai rejoint à grande enjambées l'église Saint-Ferdinand. Ce soir, j'ai contourné le grand fronton opaque où l'agitation règne, cachant désormais l'affiche prometteuse. Tout freluquet que je suis, je me suis glissé sans peine par une porte de service en profitant de l'attention que provoquait ton arrivée. Et me voilà frissonnant, tapis dans un recoin, étranger au spectacle. Je t'imagine tout en froufrous et fantaisie fanfaronne. Comment peux-tu avoir cette légèreté en revenant sur les lieux du forfait ? Je ne peux atteindre la scène, ta scène, sans risquer ton regard. Je me contente d'écouter, frileux et frustré, à portée de voix. Quel rôle joues-tu ? Vais-je oser t'aborder ? Tout est confus. La pièce semble s'accélérer. Est-ce ce cri tragique qui t'appartient ? Existe-t-il une pincée de franchise chez l'actrice que tu as sans doute toujours été ? Je frémis.



DÉCLIC CIRCUS



Gironde  
c|a.u.e  
Conseil d'architecture, d'urbanisme  
et de l'environnement